

Produire la couleur

Une pratique artisanale dépréciée

Depuis la Préhistoire et l'Antiquité, l'homme a montré beaucoup d'ingéniosité pour tirer d'éléments minéraux, puis végétaux et animaux, des substances capables d'inscrire sur un support une couleur durable et stable. Pourtant, la manipulation des pigments est restée très longtemps une activité dévalorisée.

- Parce que de la Bible, l'Occident a longtemps hérité une peur du mélange ? « Tu ne porteras point un vêtement tissé de deux espèces de fil », dit le **Lévitique** (19, 19).
- Parce que cette activité est polluante ? Les teinturiers étaient le plus souvent stigmatisés, obligés d'exercer hors des remparts, parfois seuls les Juifs pouvaient pratiquer ce métier.
- Parce que c'est une activité manuelle ? Si au XVIIe siècle, les tenants de l'art classique veulent imposer le « dessin » contre la « couleur », c'est aussi pour que la peinture soit considérée comme un « art libéral » (une discipline intellectuelle, à l'instar de la géométrie) et non comme un « art mécanique » (industriels).

Le pigment était ce qui ramenait la couleur à une matière, et l'éloignait du caractère divin de la lumière. L'exploration des pigments était pourtant proche de certaines sciences « hermétiques », comme la pharmacopée – l'arsenic n'est-il pas à la fois un poison terrifiant et le composant de l'orpiment, longtemps un des meilleurs jaunes brillants connus ? -, ou l'alchimie. Cette manipulation savante des couleurs eut des conséquences sur l'art : on a pu, par exemple, montrer que dans l'art espagnol d'Amérique du Sud, l'orpiment était rarement en contact avec du vert-de-gris – seule cause : dans la pensée alchimiste, le sulfate d'arsenic et l'acétate de cuivre sont réputés « antipathiques »...

A partir du XVIe siècle, la relation du peintre à la couleur est modifiée par deux révolutions techniques : la généralisation de la peinture à l'huile, qui sèche lentement, ce qui permet de nombreux mélanges sur la toile ; l'apparition de la palette portative, qui permet au peintre de mélanger avant l'apposition. Ce n'est pas un hasard si c'est alors que la connaissance des couleurs primaires fait des progrès. Le mépris du mélange des couleurs commence à reculer...

Un enjeu économique international

C'est dans l'Italie de la fin du Moyen Âge que la couleur devient un enjeu stratégique. Venise s'affirme alors comme capitale de la couleur, avec un quasi monopole sur l'importation d'Orient des pigments les plus prisés. Mais la colonisation espagnole de l'Amérique est un séisme aux conséquences romanesques : pour tenter de sauver la culture du pastel (Toulouse, Lille...), les rois de France menacent de mort qui utilisera de l'indigo, tandis que les corsaires français, hollandais et anglais tentent de capturer les cargaisons espagnoles de cochenille (le meilleur rouge depuis des millénaires)... Espionnage industriel, corruption et violences gouvernent un pan de l'histoire des couleurs. Et l'invention des colorants de synthèse au XIXe siècle ne peut se comprendre sans la volonté politique d'acquérir dans le domaine de la couleur une indépendance souveraine, comme aujourd'hui dans le domaine de l'énergie. Si en 1826, **Guimet** dépose le brevet du bleu de synthèse, c'est aussi parce que vingt ans plus tôt, Napoléon, et son ministre Chaptal, voulaient que la France en guerre puisse se passer de l'indigo d'Amérique, du lapis-lazuli d'Afghanistan.

L'arrivée des nouveaux colorants de synthèse

Longtemps, les peintres se sont sentis handicapés par leur matériel. Le philosophe arabe **Averroès** ne disait-il pas, après les Grecs, que le nombre fini des couleurs de l'art (limitées par les possibilités techniques du travail des pigments) invalidait le projet de représenter la nature, dont les couleurs, elles, sont infinies ? Encore en 1669, un peintre de l'Académie royale de peinture demandait aux artistes de ne pas peindre sous le soleil de midi, les pigments ne permettant pas alors de rendre l'éclat et la luminosité des coloris du paysage.

A partir du XVIIIe siècle, en Hollande, les peintres peuvent acheter des couleurs prêtes à l'emploi auprès de boutiquiers spécialisés dans l'importation et la préparation de pigments. Ce nouveau métier se répand en Europe au XVIIIe siècle, et vainc les dernières résistances au XIXe siècle où rares sont ceux qui continuent de préparer eux-même leurs couleurs. Cette spécialisation professionnelle va de pair avec les recherches technologiques visant à l'indépendance d'un pays contre l'importation.

En peinture, ce sont les Impressionnistes qui donnèrent aux nouvelles couleurs leurs lettres de noblesse, notamment dans leur travail en extérieur. Les nouveaux jaunes, violets et verts sont d'une intensité inégalée auparavant. Pourtant, la question agite le microcosme artiste : ces nouvelles couleurs sont en effet réputées instables et peu durables. Un critique va jusqu'à affirmer que le dessin a vaincu la couleur, puisque celle-ci n'existe plus. L'Ecole des Beaux-Arts engage un coloriste pour « tester » les nouveaux matériaux...